

Et il sortit.

Morlot eut bien vite trouvé le cahier qui contenait les naissances de l'année 1855. Il le mit de côté. Et comme le paysan avait les yeux fixés sur lui, il eut l'air de chercher dans les registres de dates antérieures.

—Pour détourner son attention, il faut que je l'occupe à quelque chose, pensa Morlot.

—Tenez, cousin, dit-il, en lui mettant un cahier dans la main, vous allez m'aider.

—Je ne demande pas mieux. Qu'est-ce qu'il faut que je fasse ?

—Lire les noms de chaque acte de naissance : mais vous ne me signalerez que ceux des individus qui ont quitté la commune depuis quelques années.

—Je comprends.

Et le brave homme se mit en devoir de faire consciencieusement ce qui lui était demandé.

Alors, d'une main fiévreuse, Morlot prit le cahier qu'il voulait consulter et l'ouvrit par le milieu. Il tomba sur le mois d'août. La première naissance était du 5.

—C'est une fille, se dit Morlot, passons.

Naissance d'un garçon le 9 ; mais rien d'intéressant pour l'agent de police. Il tourna la page. Cette fois le nom de Coulanges et la date du 20 août lui sautèrent aux yeux. Il lut avidement et avec une émotion facile à comprendre.

L'acte disait : "Il nous a été présenté un enfant du sexe masculin né ce jour à cinq heures du matin, au château de Coulanges, de Charles-Edouard, marquis de Coulanges, et de dame Louise-Eugénie-Mathilde de Perny, marquise de Coulanges, son épouse, auquel on a déclaré donner les prénoms de Eugène-Charles."

Au bas de l'acte, Morlot ne voulut voir qu'une signature, celle de Sosthène de Perny, au milieu d'un superbe paragraphe.

Pais, comme s'il eût craint de s'être trompé, d'avoir mal lu, ses yeux se reportèrent sur la date. C'était bien celle du 20 août 1855. Il lui semblait qu'elle était écrite en lettres de feu ; elle brûlait ses yeux.

Il referma le registre.

Au bout d'un instant, le fermier acheva d'examiner le cahier qu'il tenait. Voyant que Morlot était debout les bras croisés sur sa poitrine :

—Cousin, lui dit-il, avez-vous trouvé ?

—Non, et vous ?

—Aucun des enfants qui sont inscrits là et qui sont grands aujourd'hui, à l'exception pourtant de ceux qui sont morts, n'a quitté la commune.

—En ce cas, cousin, ce que j'avais soupçonné est vrai.

—Qu'est-ce que vous aviez soupçonné ?

—Que l'individu en question, un mauvais drôle, un voleur, n'est pas né à Coulanges.

—Ma foi, j'en suis bien aise, répliqua le fermier ; ce coquin-là ne déshonorerait pas notre commune.

Morlot replaça les registres dans le carton.

—Maintenant, dit-il, nous n'avons plus rien à faire ici.

—Eh bien, cousin, allons-nous-en.

—Votre instituteur va probablement nous demander si nous avons trouvé ce que nous voulions voir. Vous lui répondrez oui, et vous lui direz que nous désirions simplement consulter l'acte de naissance de votre fille. Comme cela il sera content de ne pas s'être dérangé pour rien.

—Vous avez raison, cousin. Quelle tête vous avez !..... Je n'aurais pas eu cette idée là, moi.....

Comme l'avait prévu Morlot, l'instituteur leur demanda s'ils étaient satisfaits. Le fermier lui fit la réponse convenue.

—C'est parfait, se dit l'agent ; il ne faut pas qu'on puisse avoir un doute sur ce que je suis venu faire à Coulanges.

Après le dîner, il dit au fermier :

—Cousin, je vous laisse à vos occupations ; moi, je vais aller jusqu'au château où j'ai une commission à faire au jardinier.

—N'oubliez pas que vous soupez avec nous.

—J'avais l'intention d'aller souper à Miéran.

—Du tout, vous souperez ici.

—Soit. Mais je vous quitterai de bonne heure pour aller coucher à Miéran, chez Blaisois.

—Je mettrai un cheval à ma charette, cousin, et je vous mènerai à Miéran.

—Eh bien, c'est entendu.

Morlot sortit et, tout en réfléchissant, se dirigea vers le château, qui n'est qu'à quelques minutes de distance du village. Comme il s'y attendait, la grille et les deux autres portes d'entrée étaient fermées. Il sonna à l'une de ces portes. Au bout de trois ou quatre minutes la porte s'ouvrit et il se trouva en présence d'un petit garçon d'un douzaine d'années qui lui demanda ce qu'il voulait.

—Je désire voir le jardinier du château, répondit Morlot.

—C'est mon père, monsieur ; il est occupé dans le parc à sabler les allées ; mais je vais aller le chercher.

—Non, dit vivement Morlot, je verrais d'abord votre maman.

Il venait de faire cette réflexion que le hasard le servait à souhait, et qu'il lui serait infiniment plus facile de faire causer la femme que le mari.

L'enfant referma la porte et, se retournant vers Morlot lui dit :

—Entrez.

Tout en suivant l'enfant, Morlot promena de tous côtés ses yeux ravis.

—C'est superbe ! se disait-il émerveillé ; quelle délicieuse résidence !

De la magnifique façade du château, dont toutes les fenêtres étaient ouvertes, ses yeux retombaient sur les pelouses vertes coupées de rivières sinuées, sur les massifs d'arbustes, dont la plupart étaient déjà fleuris, et sur les larges allées qui se croisaient et s'enfonçaient sous les arbres à perte de vue.

Annoncé par le petit garçon, la femme du jardinier vint le recevoir sur le seuil de sa porte.

—Madame Burel, lui dit-il, je vous souhaite le bon jour ; je vous apporte les compliments affectueux d'un ancien serviteur de la maison de Coulanges, M. Pastour.

—Ah ! vous connaissez M. Pastour ? fit-elle.

—Beaucoup.

—C'est un bien bon homme. Soyez le bienvenu, monsieur. Mais entrez donc ; voilà un siège, asseyez-vous.

Ils se mirent à causer, et avec une adresse de diplomate ou de juge d'instruction, l'agent de police amena la conversation sur le sujet qui l'intéressait. Et quand il vit que la femme, sans défiance, ne demandait pas mieux que de répondre à ses questions, il commença par lui demander si elle connaissait le médecin qui avait été appelé près de la marquise au moment de la naissance de son fils.

—Ce n'est pas un médecin, mais une sage-femme qui a assisté madame la marquise, répondit madame Burel. C'est M. de Perny, le frère de madame la marquise, qui l'a amenée de Paris.

—Vous l'avez vue, cette sage-femme ?

—Sans doute ; elle est restée cinq ou six jours au château.

—N'était-ce pas une femme jeune encore, grande, assez jolie, ayant les cheveux noirs, les joues colorées, de grands yeux très brillants, et entièrement vêtue de noir ?

—C'est parfaitement cela, monsieur. Je vois que vous la connaissez.

L'agent venant de retracer, d'après ses notes, le signalement de la dame Trélat, c'est-à-dire de Solange, la complice du crime d'Asnières.

Enchantée de causer avec un monsieur de Paris, et sans songer à s'étonner qu'il fût si curieux, la femme du jardinier raconta à Morlot tout ce qu'elle savait.

Après avoir entendu ce récit, il ne pouvait plus exister le moindre doute dans l'esprit de Morlot. Il avait acquis la certitude complète.

Cet enfant, qui était né soi-disant au château de Coulanges, était bien l'enfant de Gabrielle Liénard, l'enfant volé à Asnières dans la nuit du 19 au 20 août.

Il n'avait pas seulement une preuve, il en possédait un monceau. Et toutes, de la première à la dernière, liées ensemble, formant un tout, faisaient sortir de l'ombre l'éclatante vérité. Ce n'était, il est vrai, que des preuves morales basées sur des déductions ; mais comme il était facile de les transformer en preuves matérielles !

—Pour cela, se disait l'agent de police, il n'y a que cette simple question à poser à la marquise ou à son frère : Quel est le nom de la sage-femme qui a été amenée au château de Coulanges.

Vingt minutes plus tard, quand Morlot se retrouva seul sur le chemin au bord de la Marne, il se redressa fièrement. Dans son regard illuminé il y avait l'orgueil du triomphe.

—Enfin, s'écria-t-il d'une voix rauque, je tiens les coupables !

Et il respira bruyamment.

Au bout d'un instant, il lui vint tout à coup une pensée qui le fit tressaillir, et aussitôt son front s'assombrit.

On venait de lui faire encore l'éloge du marquis et de la marquise. Au château de Coulanges comme à Paris, on appelait cette dernière la bonne marquise et la mère des malheureux.

L'agent de police sentait en lui une angoisse inexprimable.

Pensif, les yeux fixés à terre, il prononça lentement ces mots :

—Est-elle complice du crime ou bien est-elle aussi une victime ?

VI

Le lendemain, vers deux heures de l'après-midi, l'agent de police était de retour à Paris.

Après tant de vaines recherches, après s'être donné tant de peine pour ne récolter que des déceptions, il voyait enfin sa longue patience récompensée et ses efforts couronnés par le succès.

Il n'était pas seulement sur la trace des coupables, ce qui déjà eût été beaucoup pour lui, il les avait découverts, non pas tous, mais les principaux, ceux qui avaient payé pour commettre le crime.